Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 3

Artikel: Le mariage de Jean-Pierre : saynète vaudoise en un acte : [suite]
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200822

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Mets-le au lit et dis-y de dormir jusqu'à demain matin à 9 heures.

— Tiens, un soulier où il y a un billet dedans; voyons:

— Merci bien, mon Bon-enfant, mais ne me donne pas de verge, on en a déjà assez à la maison.

— Rusé, va! comme s'il ne le savait pas.

Vendredi matin à 8 heures une horde impatiente se pousse, discute, piaille devant la boutique.

— Le Bon-enfant a-t-il passé? A-t-il rempli tous les souliers?

Soyez patients, il a bien travaillé et personne n'a été oublié.

— Qu'est-ce que cette fillette qui pleure? voyons, t'a-t-on fait mal, pourquoi pleures-tu?

— Msieu, faudrait me donner mon soulier, parce que maman veut aller à l'église.

— Eh bien, va à l'église, tu viendras chercher ton soulier après.

— C'est que j'ai pris une bottine du dimanche à maman, parce que j'avais besoin de mes souliers pour faire les commissions.

— Allons, bon, tiens, voilà ton affaire.

Et la distribution commence, tous ont leur paquet, tous sont heureux, tous bénissent le Bon-enfant. Tous ont-ils eu aussi un sentiment de reconnaissance pour cet ami des enfants qui a employé une bonne partie de sa nuit de Sylvestre à faire l'ouvrage du Bon-enfant.

— Que voulez-vous, j'aime les enfants; leur joie a été ma récompense me disait-il, il y a quelques jours, ce bon M. Bocion. J'

Vieille maison est le titre du nouveau livre du Dr Chatelain. C'est un recueil de nouvelles, de genres divers, souvenirs d'enfance, récits humoristiques, contes moralisants, allégories aux couleurs exotiques. Je ne puis dire que je les aime également. Non qu'on ne retrouve dans toutes cet esprit de bonhomie malicieuse et gentiment railleuse, cet humour dont le sourire n'a rien d'amer, ces saillies parfois si drôlement piquées sur un fond qui resplendit de couleurs tout orientales. Mais ce que je préfère encore dans le livre de l'écrivain romand, c'est lui-même, son cœur de poète qui s'attendrit au contact des vieux souvenirs, son cœur de médecin qui souffre des misères humaines, qui n'a pas désappris la misère et la sympathie. Et M. Chatelain m'apparaît ressemblant fort à la grand'mère indulgente que, dans l'un de ses plus jolis récits, il nous décrit «... la vraie grand'mère, celle qui rit en voyant les doigts de bébé tout rouges de confiture, ou l'accroc dont le grand frère vient d'orner son pantalon en montant deux espaliers. Elle gronde au besoin, mais toujours avec douceur, sur le mode affectueux...» A. F.

Attinger frères, éditeurs, Neuchâtel.

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE VAUDOISE EN UN ACTE

III

SCÈNE III *(suite)*.

LOUIS.

T'inquiète pas, ma mie; on va commencer par le dégoûter du mariage, ton vieux Jean-Pierre. Ah! il vient nous chercher une nièze par là, ce vieux restant de la colère de Dieu! Qu'il s'en aille fréquenter les taupes au cimetière, ou bien qu'il cherche une femme au Kamtchatka, elle serait bien trop bonne pour lui. On va lui en donner des jolies filles à ce vieux pouet-affaire! Je m'en vais lui apprendre comment je m'appelle.

MARIE.

S'il te plaît, Louis, ne fais pas des bêtises. Tu vas tout gâter.

LOUIS.

Alors, tu crois peut-être que je m'en vais lui laisser ma bonne amie, et puis encore lui dire merci? Ah! non. Je m'en vais d'abord ameuter tout le village. *(Il sort.)*

SCÈNE IV

MARIE, TANTE ROSE, puis JULIE

TANTE ROSE.

Eh bien! sais-tu, il me plaît, ton amoureux! Moi, j'aime qu'un jeune homme lutte pour gagner sa femme. Puis, il est vif, dégagé; il sait ce qu'il veut. Et, enfin, je trouve qu'il a bon goût.... Ne te désole pas, ma mie, on te conduira à l'église et nous ferons une belle noce.

JULIE *(entrant)*.

Enfin, me voici. J'ai resté bien longtemps; mais, voyez-vous, avec une batoille comme Mme la ministre, on n'en a jamais fini. Quand elle se met à vous parler de ci, de ça, et patati et patata, on n'a pas même le temps de faire les réponses. Ça va, ça va, comme une roue de moulin. Eh! ces damettes qui n'ont rien à faire. A la fin, je lui ai dit que j'avais mon lait sur le feu, et me suis sauvée.... Eh bien! Marie, est-il prêt ce câfé?

MARIE.

Pas encore, maman.

JULIE.

Comment, pas encore? Quelle quinquergne tu fais! Tu irais bien pour aller chercher la mort aux riches, toi. Pauvre tante Rose, vous devez être affautie?

TANTE ROSE.

Mais non: nous avons causé, ta fille et moi.

SCÈNE V

MARIE, TANTE ROSE, JULIE, JEAN-PIERRE

JEAN-PIERRE *(entrant)*.

Bonjou, voisines! Regardez-voi les beaux grafions que je vous apporte. J'ai été les cueillir moi-même. J'espère qu'ils vous feront plaisir. Et mademoiselle Marie, que dit-elle de bon? *(Marie lui tourne le dos.)*

TANTE ROSE *(à part)*.

Le voilà, ce beau prétendant! Je m'en vais l'arranger. *(Haut.)* Bonjour, Jean-Pierre; vous ne me reconnaissez pas?

JEAN-PIERRE.

Eh! mon té! C'est vous, Rose! Il y a longtemps qu'on ne vous a pas vue. Que dites-vous de bon?

TANTE ROSE.

Pas grand chose. Qu'on se fait vieux. Mon pauvre Jean-Pierre, vous faites comme moi. Vous vous cassez aussi. Enfin, on n'est pas de ce matin, nous, on est joliment sur le tantôt. Pardine, vous n'avez qu'une année de plus que moi, n'est-ce pas? On a été une année ensemble au catéchisme. Ça fait que vous êtes de 18....

JEAN-PIERRE.

Oui, oui, c'est bien ça. Pas besoin de rappeler notre âge.

TANTE ROSE.

Oh! ma fi, à présent, cela ne fait plus rien. Nous ne sommes plus à marier.

JEAN-PIERRE.

Eh! eh! qui sait? Le mariage,... vous savez ce qu'on dit: du pain et des noix, c'est rude bon; mais le mariage, c'est encore bien plus meilleur. Qu'en dites-vous, ma petite Marie?

MARIE.

C'est suivant avec qui on le mange.

TANTE ROSE.

Allons donc! Le mariage, c'est comme les noisettes: il ne faut pas attendre de n'avoir plus de dents pour les croquer. Tout de même, vous, Jean-Pierre, vous auriez dû vous marier il y a trente ans, plutôt que de rester tout seul. A présent, c'est sûr que c'est trop tard.

JULIE.

Mais, que dites-vous là, tante Rose? Ce n'est jamais trop tard, quand on est aussi bien conservé que le voisin Jean-Pierre. Regardez-voi, on lui donnerait à peine les quarante. Moi, je trouve qu'un homme ne doit pas se marier trop jeune.

TANTE ROSE.

Ma pauvre Julie, je pense bien que tu veux rire; tout le monde lui montrerait les cornes, à Jean-Pierre, s'il se remariait.

JULIE.

Et on aurait tort. Moi, si j'étais jeune, je voudrais un mari sérieux, que je puisse respecter, et pas un de ces fignolets qui ne pensent qu'à s'amuser. Je trouve qu'on se marie pour se faire une position et qu'on doit préférer un homme d'âge, qui sait ce que c'est que la vie.

TANTE ROSE.

Et moi, je ne trouve rien de plus beau qu'un mariage entre deux jeunes amoureux. Quand je me suis mariée, avec mon pauvre David, nous n'avions que nos bras, et pas quarante ans entre les deux; mais on s'aimait, et chaque fois que je vois un mariage pareil, ça me fait un verre de bon sang.

JULIE.

Voyez-vous, pour moi, quand je vois de ces enfants qui se marient à peine hors de l'école, ça me fait pitié. Ça n'a pas d'escient, pas le sou devant soi, pas une nippe, et qu'est-ce que ça donne? Toutes les années un enfant qui se pend à vos gredons, et rien dans la marmite. Il devrait y avoir une loi pour ça.

TANTE ROSE.

Ma pauvre Julie, tu n'y entends rien. Quand on se marie pour se réduire et pour se faire une position, on fait un marché, et tu te rappelles ce que disait ton grand-père: on ne fait pas de plus crouïe marché qu'à l'église. Le bon Dieu ne bénit pas ces mariages-là. Tandis que dans les ménages où l'on s'aime, on s'inquiète peu de la misère. Quand elle vient, on est deux pour la supporter. S'il arrive une tralée d'enfants, on les élève de son mieux: les plus grands aident les plus petits, et, comme disait notre bon vieux ministre: « Lo bon Diu n'iuvouiè pas on tsevri sein lo bosson por lo neri. »

JEAN-PIERRE.

Mais, enfin, Rose, un homme d'âge peut aussi bien rendre sa femme heureuse. Quand tous les deux s'accordent, pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils aient du bonheur ensemble?

TANTE ROSE.

Taisez-vous! Vous me faites rire avec votre bonheur. Qu'il prenne une femme de son âge, alors. A une jeune femme, il faut un jeune mari. Quel contentement voulez-vous qu'une jeune femme ait à vivre près d'un vieux. Tenez, supposez-voi une minute que vous alliez faire la bêtise d'épouser notre jolie petite Marie? Quelle vie est-ce qu'elle aurait? Parce qu'enfin, vous savez, on a beau être bien conservé, à notre âge, on tousse, on crache, on mouche; il vous faut des tisanes et des bonnets de nuit; on a peur des courants d'air, de la bise et du soleil. Dites-me voi si une jeune femme ne fait pas bien mieux d'élever une secouée de bouèbes, plutôt que de passer sa vie à dorloter un vieux? Voyez-vous, quand ces mariages-là tournent mal, moi, je dis que c'est bien fait, et qu'on devrait fouetter tous ceux qui s'en sont mêlés.

(A suivre.) PIERRE D'ANTAN.